

Feuilleton de la Revue Canadienne.

HISTOIRE DES GIRONDINS,

PAR M. A. DE LAMARTINE.

LA JOURNÉE DU 20 JUIN.

(Suite.)

Mais des forces imposantes paraissent dispo- nées dans la cour des Tuileries et dans le jar- din pour défendre le demeure du roi contre l'in- vasion des faubourgs. Trois régiments de ligne, deux escadrons de gendarmerie, plusieurs batail- lons de garde nationale et du canon composaient ces moyens de défense. Ces troupes indécises, travaillées par la sédition, n'étaient qu'une ap- parence de force. Les cris de : Vive la nation ! les gendarmes des insurgés, la vue des femmes tendant les bras aux soldats à travers les grilles, la présence des officiers municipaux qui mou- traient, dans leur attitude, une neutralité dédai- gneuse pour le roi, tout ébranlait le sentiment de la résistance dans le cœur de ces troupés : elles voyaient des deux côtés l'uniforme de la garde nationale. Entre la population de Paris, dont elles partageaient les sentiments, et le château, qu'on leur disait plein de trahisons, elles ne sa- vaient plus où était le devoir. En vain M. Roderer, ferme organe de la constitution ; en vain des officiers supérieurs de la garde natio- nale, tels que MM. Aclouque et de Romainvilliers leur présentaient le texte abstrait de la loi, qui leur ordonnait de renouer la force par la force. L'assemblée leur donna l'exemple de la com- plicité ; le maire Pétion se dérobait à sa res- ponsabilité ; le roi immobile se réfugiait dans son inviolabilité ; les troupes, abandonnées à elles-mêmes, ne pouvaient tarder à se rompre devant la menace ou devant la séduction.

Dans l'intérieur du palais, environ deux cents gentilshommes, à la tête desquels le vieux maréchal de Mouchy, étaient accourus au pre- mier bruit des dangers du roi. C'étaient des victimes volontaires du vieil honneur français plus que des défenseurs utiles de la monar- chie. Craignant d'exécuter les ordres de la garde nationale et des troupes, ces gentilshommes se te- naient cachés dans les appartements, prêts à mourir plutôt qu'à combattre. Ils ne portaient point d'uniforme ; ils cachèrent leurs armes sous leurs habits : de là, le nom de chevaliers du poignard, sous lequel on les signala à la haine du peuple. Venu secrètement de leur provin- ce pour offrir leur dévouement désespéré à leur malheureux maître, inconnus les uns aux autres, munis seulement d'une carte d'entrée au palais, ils accouraient les jours du péril. Ils

devaient être dix mille, ils n'étaient que deux cents : c'étaient la réserve de la fidélité. Ils faisaient leur devoir sans se compter ; ils ven- geaient la noblesse française des fautes et des abandons de l'émigration.

L'attroupement, en sortant de l'Assemblée, avait marché en colonne serrée sur le Carrou- sel. Santerre et Alexandre, à la tête de leurs bataillons, lui imprimaient le mouvement. Une masse compacte d'insurgés suivait par la rue Saint-Honoré. Les autres tronçons du rassem- blement, disjointes et coupés du corps principal, encombraient les cours du Manège et des Feuil- lants, cherchaient à se faire jour en débouchant violemment par une des issues qui communi- quaient de ces cours avec le jardin. Un batail- lon de garde nationale défendait l'accès de cette grille. La faiblesse ou la complaisance d'un of- ficier municipal livra le passage ; le bataillon se replia et prit position sous les fenêtres du château. La foule traverse obliquement le jar- din ; en passant devant les bataillons, elle les salue du cri de : Vive la nation ! et les invite à enlever les baïonnettes de leurs fusils : les baïonnettes tombent ; le rassemblement s'écoule par la porte du Pont-Royal et se replie sur les guichets du Carrousel qui fermaient cette place du côté de la Seine. La garde de ces guichets cède de nouveau, laisse passer un certain nom- bre de séditieux et se reforme. Ces hom- mes, échauffés par la marche, par les chants, par les acclamations de l'Assemblée et par l'ivresse, se répandent en hurlant dans les cours du château. Ils courent aux portes principales, ils assiègent les postes qui les défendent, ils ap- pellent à eux leurs camarades du dehors, ils ébranlent les gonds de la porte Royale. L'offi- cier municipal Paris ordonne de l'ouvrir. Le Carrousel est forcé, les masses semblent hésiter un moment devant les pièces de canon braquées contre elles et devant les escadrons de gendar- merie en bataille. Saint-Prix, commandant de canonniers, séparé de ses pièces par un mouve- ment de la foule, fait porter au commandant en second l'ordre de les replier sur la porte du château. Ce commandant refuse d'obéir. Le Carrousel est forcé, dit-il à haute voix. Il faut que le château le soit aussi. A moi, canonniers, voile l'ennemi ! Il montre du geste les fenêtres du roi, retourne ses pièces et les braque contre le palais. Les troupes, entraînés par cette dé- sertection de l'artillerie, restent en bataille, mais répandent devant le peuple les amorces de leurs fusils en signe de fraternité et livrent tous les passages aux séditieux.

A ce geste des soldats, le commandant de la garde nationale, témoin de ce mouvement, crie de la cour à ses grenadiers qu'il voit aux fenêtres

de la salle des Gardes, de prendre les armes pour défendre l'escalier. Les grenadiers, au lieu d'obéir, sortent du palais par la galerie du côté du jardin. Santerre, Théroigne et Saint-Huruge se précipitent sur la porte du palais. Les plus téméraires et les plus robustes des hommes de leur cortège s'engouffrent sous la voûte qui con- duit du Carrousel au jardin ; ils écartent vio- lemment les canonniers, s'emparent d'une des pièces, l'attachent de son affût et la portent à bras d'homme jusque dans la salle des Gardes, au sommet du grand escalier. La foule, enlar- die par ce prodige de force et d'audace, inonde la salle et se répand comme un torrent dans tous les escaliers et dans tous les corridors du château. Toutes les portes s'ébranlent ou tom- bent sur les épaules ou sous les haches de cette multitude. Elle cherche à grands cris le roi, une porte seule l'en sépare ; la porte ébranlée est prête à céder sous l'effort des leviers et sous les coups de piques des assaillans.

Le roi, qui se fait aux promesses de Pétion et aux forces nombreuses dont le palais était entouré, avait vu sans inquiétude la marche du rassemblement.

L'assaut soudainement donné à sa demeure l'avait surpris dans une complète sécurité. Re- tiré avec la reine, madame Elizabeth et ses en- fants dans ses appartements intérieurs du côté du jardin, il écoutait grommeler de loin ces masses sans penser qu'elles allaient sitôt fondre sur lui. Les voix de ses serviteurs effrayés, fuyant de toutes parts, le fracas des portes qui se brisent et qui tombent sur les parquets, les hurlements du peuple qui s'approche jettent tout à coup l'effroi dans ce groupe de famille. Elle était réunie dans la chambre à coucher du roi. Ce prière, confiant d'un geste la reine, sa sœur, ses enfants aux officiers, aux femmes de leur maison qui les entourent, s'élançant seul au bruit dans la salle du conseil. Il trouve le fidele maréchal de Mouchy, qui ne se laisse pas d'offrir les derniers jours de sa longue vie à son maître ; M. d'Hervilly, commandant de la garde constitutionnelle à cheval, licencié peu de jours avant ; le généreux Aclouque, commandant du bataillon du faubourg Saint-Marcure, d'abord révolutionnaire modéré, puis vaincu par les vertus privées de Louis XVI aujourd'hui son ami, et brûlant de mourir pour lui ; trois braves grenadiers du bataillon du faubourg Saint-Martin, Lecrosnier, Brélaud, Gossé, restés seuls à leur poste de l'intérieur dans la défection commune et cherchant le roi pour le couvrir de leurs baïonnettes, hommes du peuple, étrangers à la cour, ralliés par le seul sentiment du devoir et de l'affection, ne défendant que l'homme dans le roi.

Au moment où le roi entrait dans cette salle,

les portes de la pièce suivante, appelée salle des Nobles, étaient ébranlées sous les coups des assaillans. Le roi se précipite au devant du danger. Les panneaux de la porte tombent à ses pieds ; des fers de lance, des bâtons ferrés, des piques passent à travers les ouvertures. Des cris de fureur, des juréments, des impréca- tions accompagnent les coups de hache. Le roi, d'une voix ferme, ordonne à deux valets de chambre dévoués qui l'accompagnent, MM. Hue et de Marchais, d'ouvrir les portes. "Que puis-je craindre au milieu de mon peuple ?" dit ce prince en s'avancant hardiment vers les as- saillans.

Ces paroles, ce mouvement en avant, la sérénité de ce front, ce respect de tant de siècles pour la personne sacrée du roi suspendent l'im- pétuosité des premiers agresseurs. Ils semblent hésiter à franchir le seuil qu'ils viennent de for- cer. Pendant ce mouvement d'hésitation, le maréchal de Mouchy, Aclouque, les trois grenadiers, les deux serviteurs, font reculer le roi de quelques pas et se rangent entre lui et le peuple. Les grenadiers présentent la baïonnette, ils tiennent la foule en respect un instant. Mais le flot de la multitude qui grossit pousse en avant les premiers rangs. Le premier qui s'é- lance est un homme en haillons, les bras nus, les yeux égarés, l'écume à la bouche. "Où est le Veto ?" dit-il en brandissant vers la poitrine du roi un long bâton armé d'un dard de fer. Un des grenadiers abat du poids de sa baïonnette le bâton et écarte le bras de ce furieux. Le brigand tombe aux pieds du citoyen ; cet acte d'énergie impose à ses camarades. Ils soulent aux pieds l'homme abattu. Les piques, les haches, les couteaux s'abaissent ou s'écartent. La majesté royale reprend un moment son em- pire. Cette foule se contient d'elle-même à une certaine distance du roi, dans une attitude de curiosité brutale plutôt que de fureur.

Cependant quelques officiers des gardes natio- nales que le bruit des dangers du roi avait fait accourir se groupent avec les braves grenadiers et parviennent à faire un peu d'espace au- tour de Louis XVI. Le roi, qui n'a qu'une pensée, celle d'éloigner le peuple de l'apparte- ment où il a laissé la reine, fait fermer derrière lui la porte de la salle du conseil. Il entraîne à sa suite la multitude dans le vaste salon de l'Œil de-Bœuf, sous prétexte que cette pièce, par son étendue, permettra à une plus grande masse de citoyen de le voir et de lui parler. Il y parvient entouré d'une foule immense et tumultueuse, il se félicite de se trouver seul exposé aux coups des armes de toute espèce que des milliers de bras agitent sur sa tête. Mais en se retournant il aperçoit sa sœur, Madame Elizabeth, qui lui

tend les bras et qui veut s'élaner vers lui.

Elle avait échappé aux efforts des femmes qui retenaient la reine et ses enfants dans le chambre du lit. Elle aurait son frère. Elle voulait mourir sur son cœur. Jeune, d'une beauté céleste, sanctifiée à la cour par la piété de sa vic et par son dévouement passionné au roi, elle avait renoncé à tout amour pour l'uni- que amour de sa famille. Ses cheveux épan- ses, ses yeux mouillés, ses bras tendus vers le roi lui donnaient une expression désespérée et sublime. "C'est la reine !" s'écrient quelques femmes des faubourgs ; ce nom dans un pareil moment était un arrêt de mort. Des forcenés s'élan- cent vers la sœur du roi les bras levés, ils vont la frapper, des officiers du palais les détrompent. Le nom vénéré de Madame Elizabeth fait re- tomber leurs armes. "Ah ! que faites-vous ! s'écrie douloureusement la princesse, laissez- leur croire que je suis la reine ! en mourant à sa place, je l'aurais peut-être sauvée !" A ces mots, un mouvement irrésistible de la foule écarte violemment madame Elizabeth de son frère et la jette dans l'embrasure d'une des fen-êtres de la salle, où la foule qui l'enferme la contemple du moins avec respect.

Le roi était parvenu jusqu'à l'embrasure pro- fonde de la fenêtre du milieu. Aclouque, Van- not, d'Hervilly, une vingtaine de volontaires et de gardes nationaux lui faisaient un rempart de leurs corps. Quelques officiers mettent l'épée à la main. "Remettez les épées dans le four-reau, leur dit le roi avec tranquillité ; cette mul- titude est plus égarée que coupable." Il monte sur une banquette adossée à la fenêtre, les grenadiers y montent à ses côtés, d'autres devant lui ; ils abaissent, ils écartent, il parent les bâtons faulx, les piques qui flottent sur les têtes de la foule. Des vociférations atroces s'élevaient confusément de cette masse irritée. "A bas le Veto ! le camp sous Paris ! Rendez-nous les ministres patriotes ! Où est l'Autrichienne ?" Des forcenés se dégageaient à chaque instant des rangs et venaient vomir de plus près des injures et des menaces de mort contre le roi. Ne pouvant l'approcher à travers la haie de baïon- nettes croisées devant lui, ils agitaient sous ses yeux et sur sa tête les hideux drapeaux et leurs inscriptions sinistres, les lambeaux de colottes, la guillotine, le cœur saignant, la potence. L'un d'eux s'élançait sans cesse, un pique à la main, pour pénétrer jusqu'au roi. C'était le même assassin qui deux ans plus tôt avait lavé de ses mains, dans unseau d'eau, les têtes coupées de Berthier et de Foulon, et qui les portant par les cheveux sur le qui de la Ferraille, les avait jetées au peuple pour en faire des enseignes de carnage et des incitations à de nouveaux meurtres. (A continuer.)

REVUE DE PARIS.

Paris, 1er mai 1847.

De temps immémorial on n'avait vu le mois de mai s'ouvrir si tristement. Manquant à tous les devoirs de l'usage et violant les lois de la nature, le printemps n'est pas venu au devant de lui. Ce pauvre mois de mai entre aujourd'hui dans le monde tout frileux et tout mouillé. Pas une fleur, pas un brin de lilas pour féter sa nais- sance. La verdure, qu'on attendait à Paques, est ajournée à la Trinité. Les arbres de Paris, ordi- nairement si précoces, sont loin d'être revêtus de leur parure printanière : il n'y a guère de vert que le jardin des Tuileries, où le bon exemple est donné par l'arbre du 20 mars, ponctuel comme un employé du ministère de la guerre condamné à l'exécution par la redoutable feuille d'arrivé que l'inflexible M. Martineau tient suspendue sur sa tête. On dirait que ce maronnier, célé- bre par la régularité de ses fleurs, craint d'être coupé à la racine si par négligence il s'oublie une fois à ne venir que le 21 mars.

Les Champs-Élysées ne prêteront pas le moindre ombrage à la solennité de ce jour. Plusieurs villes de nos départements ont décidé que les fonds destinés à célébrer la fête du roi seraient employés à secourir la misère publique, et convertis en bons de pain pour les pauvres. C'est là une excellente pensée assurément, et il était impossible de féter plus dignement le royal anniversaire. Quelques philanthropes, inspirés par un zèle honorable, avaient demandé qu'on en fit de même à Paris ; mais leur requête ne pouvait être admise. Ce qui est praticable en province ne l'est pas dans la capitale ; ce qui est un bienfait ailleurs serait ici tout le contraire. Paris est une ville de luxe et de représentation ; il lui faut de pompeux spectacles pour attirer les étrangers qui contribuent largement à sa fortune. L'argent dépensé dans ses fêtes n'est pas une vaine prodigalité, c'est de l'argent placé à gros intérêts, c'est une avance qui produit cent pour cent. Le luxe ne cause de dommage qu'aux riches et fait vivre les indigents. Le tribut que paient les visiteurs, attirés par nos splendides solennités, descend jusque dans les dernières classes du peuple, et il y a du pain pour les malheureux au bout des fusées du feu d'artifice qui éclatera ce soir sur le pont de la Concorde.

Paris, d'ailleurs, est assez riche pour payer ses fêtes et secourir ses pauvres ; — la ville s'est imposé pour cette bonne œuvre un large tribut qui vient chaque mois alléger le prix du pain pour les familles nécessiteuses.

Rien ne sera donc changé au programme habituel du 1er mai. Déjà, depuis trois semaines, les Champs-Élysées sont couverts de baraques, de tentes, de pavillons. Tous les gens qui vivent de ce petit commerce et de ces petits spectacles se réjouissent de ce que leur industrie n'a pas été entravée par des conseils irrésolus. Les amateurs de théâtres cosmopolites et de pa- rades au plein vent, partageront cette allégresse ; mais ils ne retrouveront pas cette année, à sa place accoutumée, un des héros de nos fêtes for- raines, le plus fameux des hôtes dramatiques des Champs-Élysées.

A peine le sport s'était-il relevé de ses chus-

ses aquatiques du fameux steeple-chase de la Croix-de-Berny, qu'une nouvelle convocation l'a appelé dans la plaine du champs de Mars. Bien qu'ils fussent encore mouillés et brisés, les gentle- men parisiens et anglais se sont bravement ren- dus sur le terrain de manœuvres. Quelques-uns, qui étaient tombés de cheval, dissimulaient éga- rement leurs contusions avec le stoïcisme des anciens Spartiates. Ceux qui avaient fait le plongeon dans la Bièvre n'étaient pas encore bien secs. Tous les visages portaient l'empreinte des rudes fatigues qui ont signalé cette désas- treuse campagne de Berny-Market, — qui a été la campagne de Russie et la retraite de Moscou du sport. Rien ne se pouvait voir d'un aspect plus étrange et plus triste que cette grande ar- mée de la fashion ainsi défoncée et portant les traces de ses mémorables revers. Plus d'un ha- bitué des solennités chevaliques manquait au rendez-vous, car le temps rigoureux et les averse d'une pluie battante qui avaient alligé l'expédition du steeple-chase ont produit un grand nom- bre de fluxions de poitrine. Les plus heureux en ont été quittes pour des rhumes de cerveau, et comme la plupart n'étaient pas encore guéris, on entendait retentir de tous côtés, dans les tribunes, les salves quintessées d'une toux opiniâtre. Les dandys et les merveilleuses du sport sou- haient à qui mieux mieux, comme les gendarmes de la chanson. Un spéculateur aurait fait fortune s'il avait eu l'idée de faire circuler dans l'assemblée des boîtes de pâte de Regnaud. — Cependant le beau temps favorisait cette pre- mière journée des courses parisiennes, et le soleil offrait un tarif dédommagement aux enche- mées de Berny. Malgré la confiance que méritait le ciel, la plupart des assistants, dandys et mer- veilleuses, s'étaient munis de parapluies. L'expé- rience les avaient rendus prudents, ils craignaient de voir par une subite révolution atmosphé- rique, se renouveler le désastre de leur toilette. Dieu sait ce que le turf des bords de la Bièvre, inondé par la pluie, a vu périr de frais rubans, de robes légères et de capotes délicates ? Tout l'argent du grand prix et des paris particuliers serait loin de suffire à réparer le dégât. Les élé- gantes parisiennes ont vivement regretté, ce jour- là et le lendemain, leurs frais de parure. A l'a- venir, elles se conformeront à la mode anglaise, qui veut que les dames du plus haut parage et les femmes les plus excentriques se rendent aux courses en très simple appareil — robe de mérinos, mantelet de drap, chapeau de grosse paille orné de rubans passés, ombrelle-parapluie et brode- quins à double semelle. La plupart des Angaises qui figuraient en si grand nombre au steeple-chase de Berny-Market avaient adopté ce costume national.

Les courses du champ de Mars se termineront demain ; et puis dans dix jours d'ici ce sera le tour des courses de Chantilly. On annonce que cette année la fête brillera d'un éclat inaccoutumé. M. le duc d'Annamite veut, dit-on, profiter de la circonstance pour déployer le plus grand luxe dans sa splendide demeure, et rappeler, effacer même, s'il se peut, l'hospitalité magnifique et fastueuse des Condé. Le château a été restauré, l'ameublement a été rafraîchi, renouvelé en partie et augmenté de tout ce qu'exigent l'élégance et le confort. De nombreuses invitations se ré-

pandent dans le monde des élus. Une cour bril- lante peuplera sa noble demeure ; toutes les prin- cesses, tous les princes de la famille royale et Mme la duchesse d'Orléans elle-même, se ren- dront à l'appel de M. le duc d'Annamite. Pendant le séjour de ces hôtes illustres, les plaisirs et les fêtes se succéderont sans interruption ; il y aura de grandes chasses dans la forêt, des courses particulières dans le parc, et tous les soirs, con- certs, spectacle et bal.

Le duc d'Annamite, si riche et si bien logé dans son domaine de Chantilly, éclipsera faci- lement les fêtes de Lou, dont on cherche à faire tant de bruit dans les journaux belges et alle- mands. Lou est une résidence appartenant au roi de Hollande et située dans la province de Gueldre. Le prince d'Orange y va tous les ans au mois de mai faire une villégiature à grand spectacle. Toutes les trompettes de la publicité sonnent les fanfares du départ et proclament à l'avance les joies étourdissantes et les pompes extraordinaires de ce séjour. — Il y aura, s'écrie l'auteur, des classes au faucon ! — les seules qui se soient maintenues en Europe, ajoute naïvement la réclame princière inscrite dans les feuilles néerlandaises. Le prince d'Orange invite, dit-on, la plus haute noblesse de tous les pays à venir prendre part à ces divertissements. De grands seigneurs allemands et anglais ne manquent jamais de se rendre à Lou, le faucon au poing et revêtus de l'habit de classe tel que le portaient les Flamands du temps de Charles-Quint. Cela doit être assez curieux. Mais dans cette réunion d'illustres étrangers, on ne rencon- trera pas un seul gentilhomme du sport pa- risien.

Lundi dernier, la société de secours en faveur des chrétiens du Liban s'est réunie chez une de ses patronesses les plus zélées, Mme la vicom- tesse de Sully. Les lettres d'invitations, signées par Mme la comtesse de Mullerbe, secrétaire générale, avaient amené une assemblée nom- breuse et brillante, que présidait Mme la duchesse de Narbonne. L'éclat du monde aristocrati- que s'était empressée de venir témoigner son dévouement à cette noble et sainte cause qui a excité à Paris des sympathies ardent et pro- fondes. Il y avait là un grand nombre de députés, parmi lesquels on remarquait M. Berryer, M. de Torqueville, M. de Falloux. La séance s'est ouverte par une touchante exhortation de M. l'abbé de Ratisbonne ; plusieurs discours excel- lents ont succédé aux pieuses paroles du ministre de la religion ; la poésie est venue ensuite charmer l'auditoire, qui a écouté avec le plus vif intérêt deux délicieuses pièces de vers de M. de Tragoff et de M. Hébrard. — C'était une belle et bonne journée qui portera ses fruits. Mme de Sully, sœur de l'éloquent député de Mar- seille, a fait avec sa grâce accoutumée les hon- neurs de ses salons qui s'ouvrent si souvent et si aisément pour les bonnes œuvres et pour les fêtes qui n'ont d'autre but que le plaisir.

Il y avait fête de famille lundi aux Tuileries ; — on fêtait à la fois trois anniversaires qui ra- menaient le 20 avril. — La reine Marie-Amélie entrait dans sa soixante-sixième année ; — la reine douairière, Marie-Christine, duchesse de Rianzarès et de Montmorot, dans sa quarante- deuxième, — et Mme la duchesse d'Annamite accomplissait ce jour-là ses vingt-cinq ans.

Paris attend deux étrangers de distinction : — Bou-Maza l'Arabe et l'empereur Nicolas.

Tous les ans, vers le printemps, on annonce ainsi à la curiosité publique la prochaine appa- rition de quelques étrangers illustres. Ces sortes de nouvelles fleurissent avec le lilas.

Quant à Bou-Maza, nous ne doutons pas de sa ponctualité. Les Africains sont exacts comme les Turcs et les Egyptiens. Celui-ci, d'ailleurs, est prisonnier, et on nous l'amène de brigade en brigade. Nous le verrons donc, comme nous avons vu, dans ces derniers temps, Ibrahim-Pacha, le bey de Tunis, l'ambassadeur du Maroc et tant d'autres porteurs de turban.

Vous connaissez Nicolas, qui, comme le Sa- turne des Carthaginois, dévore ses enfants à la douzaine ; cet autocrate de toutes les Russies, qui s'est paternellement couvert de plus de cri- mes contre l'humanité qu'il n'en faudrait pour peupler tous les bagnes de l'Europe ; ce Kalmoul- fardé de civilisation, qui barbote depuis seize ans dans le sang de la Pologne et trépigé de joie, comme un tigre, avec les lambeaux de ce no- ble peuple ; ce prince mal élevé, qui, depuis la même époque, nous poursuit de ses sarcasmes, de ses outrages, et qui, montrant à un de nos compatriotes, une lettre jaunie et non déca- chetée, lui disait insolemment : "Tenez, voilà le cas que je fais de votre prétendu roi ; je n'ouvre même pas sa correspondance."

Eh bien ! cet excellent Nicolas, cet amour d'autocrate, nous arrive avec les fleurs de mai, le fait est certain. Je dis plus, sa venue nous comble d'orgueil et de joie ; à ce point que, dès aujourd'hui — historique — nous nous occupons de pourvoir non-seulement à sa sécurité, mais à ses passe-temps. Ainsi, par exemple, des offi- ciers d'état-major ont déjà été envoyés à Cam- piègne et à Fontainebleau, pour reconnaître la- quelle de ces deux localités se préterait le mieux à la formation d'un camp de trente mille hom- mes, que S. M. I. pourra faire manœuvrer cha- que matin, à l'effet de se procurer de l'appétit. De plus, tous les Polonais qui habitent Paris se- ront éloignés à trente lieues de la capitale, où ils ne pourront rentrer, sous aucun prétexte, aussi longtemps que leur doux maître daignera nous honorer de sa présence. Enfin, on désigne celui de nos princes qui sera chargé d'aller re- cevoir le potentat russe à Strasbourg, de le con- duire à Paris à travers l'Étite de nos troupes dont les bataillons seront échelonnés d'avance sur toute la ligne.

Deux procès ont fortement occupé l'attention du monde parisien pendant la semaine dernière et le palais de justice avait vu la foule accourir aux débats de ces deux affaires. Dans l'un de ces procès, c'était une Ariane abandonnée de- mandant une pension à un notaire royal, — et très royal, — qui lui avait donné congé pour se marier après un long célibat. D'autre part, c'é- tait l'héritier d'un nom illustre qui, après avoir épousé une opulente dot, se voit menacé d'une séparation de biens. On accusait ce mari de prodigalité sous prétexte qu'il est membre du jockey-club ; et à ce propos l'avocat a édifié les juges par de précieuses documents sur ce cercle élégant, beaucoup trop vanté et beaucoup trop colomnié.

Le jockey-club a été fondé en 1834 sous le titre de Cercle d'encouragement pour l'amélior-

ation des races de chevaux. Ses fondateurs étaient au nombre de quatorze, en tête desquels se trouvaient M. le duc d'Orléans, M. le duc de Nemours, M. le comte de Cambria, M. le prince de la Moskowa, M. Rieuosce et M. Charles Lafitte. Il y a déjà, vous le voyez dans ces noms, une garantie de modération et de sagesse. Maintenant voici les frais qu'entraîne l'affiliation à cette société ruineuse : — On paie 500 fr. d'en- trée et 200 fr. pour les fonds des prix de course ; — cette première dépense une fois faite, on verse chaque année 150 fr. comme souscripteur à l'abonnement du club. — 150 fr. ! voilà ce qu'il en coûte pour avoir ses entrées dans cette splendide demeure, pour prendre part à ce luxe oriental, pour s'asseoir à ces festins de Balthazar, à ces étourdissants banquets qui se paient à Paris 5 fr. par tête ! — Les bons habitués du Palais sont restés ébahis à ces révélations. Ils se figu- raient que, pour être du jockey-club, on ne pouvait guère s'en tirer à moins de 2 ou 300,000 fr. par an. — Cinquante écus ! Il n'y a pas de bourgeois du Marais qui, bon an, mal an, ne dépense plus que cela au café Turc.

On s'occupe en ce moment de fonder un nou- veau cercle qui s'intitulera "Cercle politique," et qui surpassera en splendeur comme en impor- tance tous les établissements de ce genre que Pa- ris possède déjà en si grand nombre. Le Cercle politique occupera le premier étage du bel hôtel situé au coin des rues Castiglione et de Rivoli, parallèlement au ministère des finances. Cet hôtel appartient à un opulent propriétaire, M. de B... , ancien agent de change, aujourd'hui un de nos artistes les plus distingués, renommé par son talent comme peintre, et par sa ressemblan- ce extraordinaire avec un auguste personnage.

Nous avons les routs du matin, les matinées musicales et les matinées dansantes ; voici un autre centre de récréation matinale qui vient aug- menter les plaisirs d'un monde oisif et curieux : — M. Gannal continue ses matinées d'exhuma- tion, qui attirent un assez grand concours d'a- mateurs.

Ce genre de spectacle, cet étrange divertisse- ment, menace de devenir à la mode ; on com- mence à rechercher avec quelque empressement les invitations de M. Gannal, qui écrit l'autre jour encore aux personnes de sa société :

"Monsieur, — ou madame, — il me sera agréable de vous voir assister à une exhuma- tion qui se fera mercredi prochain, 21 courant, à deux heures très précises après midi, au ci- metière de Châtillon."

La première fois, c'était au Père-Lachaise ; cette fois, c'est dans un cimetière de village ; le lieu de la scène était changé. Il faut varier ses plaisirs. Ne sommes-nous pas en la saison de promenades champêtres ? Une petite villégiature sépulcrale n'est pas à dédaigner par le beau temps. D'ailleurs l'exhumation de mercredi der- nier avait quelque chose de poétique et de ro- manesque. Il s'agissait d'une jeune fille de dix- sept ans, morte en sa douce fleur printanière, et dont la candide beauté s'était conservée pure et sereine, grâce à l'Élixir du célèbre embau- mour. — Il avait foule à cette partie de campagne fu- nèbre et mélancolique.

EUGÈNE GUYOT, (Pierre Durand.)